

St. Jean-Baptiste fêlée sur le Platon! Nous nous rappelons ici avec plaisir et émotion que les habitants des Trois-Rivières ont conservé cette habitude de tirer sur le Platon au jour solennel du 24 juin. Lorsque nos lecteurs trifluviens entendront maintenant la voix joyeuse du canon de la St. Jean-Baptiste, ils aimeront sans doute à se rappeler que c'est l'un des échos de l'an 1636.

Lorsque nos pères établissaient leurs colonies sur les rives du St. Laurent, ils n'avaient pas seulement à lutter contre les fatigues du défrichement et contre les rigueurs du climat, mais ils avaient encore à défendre leur vie contre les attaques d'ennemis audacieux et irréconciliables. Il fallait donc penser, en arrivant, à se mettre sur un pied de guerre; c'est ce que nos ancêtres firent en s'établissant sur le Platon. Ils commencèrent par creuser un fossé autour, ou au moins sur l'une des faces du fort; c'est ce qu'on voit par une lettre d'un missionnaire où il est parlé du pont-lévi du fort. Vers 1651, pour se protéger d'avantage, ils élevèrent le long du port une enceinte de pieux de forme circulaire. On a trouvé les débris de cette enceinte en creusant sur la pointe du Platon, lors des travaux du boulevard.

Mais ce fut en 1653 que le fort des Trois-Rivières fut définitivement mis sur un bon pied de défense. On était alors sous le coup d'une grande terreur; les Iroquois, après avoir détruit complètement la nation huronne, s'avançaient menaçants vers Québec. M. Duplessis-Bochart, gouverneur des Trois-Rivières, ayant voulu faire une sortie contre eux, avait été tué avec plusieurs de ses hommes.

On se mit donc à l'œuvre pour fortifier la place; une redoute fut installée sur la partie ouest du Platon, de manière à protéger tout le terrain de la basse-ville, et l'on établit des bastions dont les auteurs du temps font les plus grands éloges.

(A continuer).

## LES CANADIENS DE L'OUEST.

GABRIEL FRANCHÈRE.

(Suite.)

XII.

Le 25 mai, un pénible accident vint jeter un voile de deuil sur toute l'expédition. Pendant que les canots voguaient sur les ondes de la rivière à la Boucane, l'un d'eux se heurta sur des arêtes de rochers et se brisa, l'autre chavira et tous se trouvèrent à l'eau. La plupart regagnèrent à la nage le rivage, mais deux des voyageurs, Olivier Roy Lapensée et André Bélanger, se noyèrent. D'autres coururent les plus grands dangers. La plupart perdirent leurs effets de bagage. Franchère retrouva, à la tombée de la nuit, le corps du malheureux Lapensée, que l'on inhuma avec tout le respect compatible avec les circonstances, en érigeant sur sa tombe une croix où l'on inscrivit son nom, mais celui de Bélanger demeura la proie de la plaine liquide. Pour rappeler le souvenir de ces malheureux voyageurs, on donna le nom de Bélanger à un promontoire près duquel il se noya, et celui de Lapensée à un rapide et à une pointe de terre voisine.

L'expédition arrivait le 5 juin au Lac la Biche après avoir successivement franchi les rivières au Pembina, du petit lac des Esclaves, et à la Biche. Le poste était occupé par un Canadien nommé Déjarlais, qui avait été autrefois guide de la compagnie du Nord-Ouest. Il fournit à l'expédition des vivres dont elle avait grand besoin. "Cet homme vivait de sa chasse," dit Franchère, "et paraissait à peu près content de son sort. Personne au moins ne le troublait dans la possession du Lac la Biche, dont il s'était pour ainsi dire emparé. Il me pria de lui lire deux lettres qu'il avait en sa possession depuis deux ans, et dont il ne connaissait pas encore le contenu. Elles étaient d'une de ses sœurs et datées de Verchères."

Quelques jours après l'expédition touchait à la magnifique rivière Saskatchewan, dont Franchère nous donne la description suivante: "Elle coule sur un lit composé de sable et d'argile; ce qui ne contribue pas peu à diminuer la pureté et la transparence de ses eaux, qui, comme celles du Missouri, sont épaisses et blanchâtres. A cela près, c'est une des plus jolies rivières du monde. Les bords de la Saskatchewan sont tout-à-fait charmants et offrent en plusieurs endroits la scène la plus belle, la plus riante, et la mieux diversifiée que l'on puisse voir ou imaginer, des collines de formes diverses, couronnées de superbes touffes de peupliers; des vallons agréablement rembrunis, le soir et le matin, par l'ombre prolongée des coteaux et des bosquets qui les décorent; des troupeaux de légers colins et de lourds bœufs illinois—ceux là bondissant sur le penchant des collines, ceux-ci foulant de leurs pieds pesants la verdure des prés; toutes ces beautés champêtres réfléchies et doublées, pour ainsi dire, par les ondes du fleuve; le chant mélodieux et varié de mille oiseaux divers perchés sur la cime des arbres; l'haleine rafraîchissante des zéphirs; la sérénité du ciel; la pureté et la salubrité de l'air: tout, en un mot, porte le contentement et la joie dans l'âme du spectateur enchanté. C'est surtout le matin, quand le soleil se lève, et le soir, quand il se couche, que le spectacle est vraiment ravissant. Je ne pus détacher mes regards de ce superbe tableau que quand l'obscurité naissante l'eut un peu rembruni. Alors au doux plaisir que j'avais goûté succéda une triste, pour ne pas dire une sombre mélancolie. Comment se fait-il, dis-je, en moi-même, qu'un si beau pays ne soit point habité par des créatures humaines? Les chansons, les hymnes, les prières du laboureur et de l'artisan, heureux et paisible, ne seront-ils jamais entendus dans ces belles campagnes? Pourquoi, tandis qu'en Europe et en Angleterre surtout, tant de milliers d'hommes ne possèdent pas en propre un pouce de terre, et cultivent le sol de leur patrie, pour des propriétaires qui leur laissent à peine de quoi subsister; pourquoi tant de millions d'arpents de terres, en apparence grasses et fertiles, restent-ils incultes et absolument inutiles?.....

"On ne doit pas d'ailleurs se faire illusion; ces contrées, parfois si délicieuses, ne jouissent pas d'un printemps perpétuel; elles ont leur hiver, et un hiver rigoureux: un froid perçant est répandu dans l'atmosphère; une neige épaisse couvre la surface du sol; les fleuves glacés ne coulent plus que pour les poissons; les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, et couverts de verglas; les collines et les vallons n'offrent plus qu'une uniforme blancheur; et l'homme a assez à faire de se mettre à l'abri du temps."

Les vœux formulés par Franchère seront avant longtemps remplis. Car, l'émigration commence à se diriger vers les fertiles prairies de la Rivière-Rouge et avant longtemps elle af-

fuera dans l'immense vallée de la Saskatchewan, qui outre la fertilité de ses plaines contient d'énormes dépôts houillers, et a fait l'admiration de tous ceux qui ont pu observer la richesse de ses ressources naturelles.

XIII.

Le reste de ce long et difficile voyage à travers le continent se fit fort heureusement. Lorsque l'expédition passa près de l'établissement de la Rivière-Rouge, le 30 juin, des difficultés graves menaçaient de s'élever entre le gouverneur de la colonie et la compagnie du Nord-Ouest. Mais en faisant de part et d'autre des concessions, on put faire disparaître des différends qui, quelques années après, devaient en s'envenant amener l'effusion du sang. Le 14 juillet, on arrivait au Fort William, dont Franchère nous fait la description, et qui était alors l'entrepôt principal des pelleteries de la puissante compagnie du Nord-Ouest. Le 20, Franchère se mit de nouveau en route, mais le 26, alors qu'il était rendu à la baie de Michipicaton, il apprit que les Américains avaient mis le feu au fort du Sault Ste. Marie et il fut décidé que l'on retournerait au Fort William. Le 29, il alla examiner le fort du Sault Ste. Marie où 150 Américains, commandés par le major Holmes, avaient fait leur apparition quelques jours auparavant et avaient mis à feu tous les bâtiments de la compagnie du Nord-Ouest, après avoir pillé tout ce qui avait quelque valeur. Les cendres en étaient encore fumantes.

On se mit en état de défense, car l'on avait raison de craindre une nouvelle irruption des Américains dans ce quartier. Le 19, de nombreux canots de la compagnie du Nord-Ouest, chargés de pelleteries pour une valeur d'au moins \$800,000, arrivèrent au Sault Ste. Marie et Franchère partit avec eux pour se rendre à Montréal. Les précieuses marchandises qui ensemblaient un riche butin pour l'ennemi, étaient gardées par 325 hommes bien armés. On descendit la rivière des Français, puis la rivière de l'Outaouais, sans encombre, et, l'expédition arriva au Long Sault, au lever du soleil, le 1er septembre. On voyait de cet endroit se dessiner au milieu des brumes du matin les massifs de verdure du Mont Royal, et le soir même on atteignit Montréal. "Je m'acheminai," dit Franchère, "aussitôt vers la demeure paternelle, où l'on ne fut pas moins surpris que joyeux de me revoir. Ma famille, qui n'avait pas eu de mes nouvelles depuis mon départ de New-York, avait cru, d'après la commune renommée, que j'avais été massacré par les sauvages, avec M. McKay et l'équipage du *Tonquin*; et, certes, c'était bien par un effet du hasard ou plutôt de la providence, que je me retrouvais ainsi sain et sauf, au milieu de mes parents et de mes amis, à la suite d'un voyage accompagné de tant de périls, et où un si grand nombre de mes compagnons avaient trouvé la mort."

XIV.

Revenu au pays, Franchère continua de s'occuper du commerce des pelleteries qu'il entendait parfaitement. Il devint l'agent de la compagnie du Sud, une association commerciale qui traitait seulement dans les colonies du sud de l'Amérique.

Le 24 avril 1815, l'épouse Mlle. Sophie Routhier, fille de J.-Bte. Routhier et d'Henriette Regnaud. Elle était native de St. Domingue, son père était canadien, et sa mère d'origine française.

Le 16 mai 1832, il eut la douleur de perdre son excellent père, qui laissa une mémoire justement estimée.

En 1834, il alla s'établir avec sa famille au Sault Ste. Marie, où il séjourna durant plusieurs années. Il eut le profond chagrin d'y perdre, le 5 juillet 1837, son épouse bien aimée, qui, par ses nombreuses qualités de cœur et de l'esprit, avait su se rendre chère à un large cercle de connaissances.

Il abandonna la compagnie de fourrures à laquelle il s'était joint, pour former partie de la fameuse maison de commerce connue sous le nom de P. Chouteau, Fils & Cie, de St. Louis, et dont les ramifications s'étendaient par tout l'Ouest puis il alla s'établir à New-York, où il fonda un établissement commercial sous la raison sociale de G. Franchère & Cie.

Le nombre des Canadiens était déjà assez considérable dans la grande métropole des Etats-Unis. Mais éparpillés dans ses nombreux quartiers, vivant isolés les uns des autres, il était à craindre que le contact des races étrangères ne vint à leur faire oublier la langue française et n'amènât petit à petit leur américanisation. Franchère, qui fut toujours patriote ardent, comprit le danger qui menaçait ce petit groupe de Canadiens, perdu dans la vaste cité comme une goutte d'eau dans l'océan. Il réussit à les réunir et à les grouper à l'ombre du drapeau national. Il fonda une Société St. Jean-Baptiste dont il devint le Président, et les Canadiens de New-York apprirent ainsi à se connaître, à se compter et à rester fidèles à la foi de nos pères comme à nos couleurs nationales.

Il prit aussi part à la fondation d'un institut littéraire à New-York devant lequel il fit plusieurs conférences, dont l'une sur la "colonisation dans l'Amérique du Nord et sur tout le Canada."

En 1853, après une longue absence du pays natal, Franchère vint faire une visite à ses parents et à ses amis du Canada, et la société St. Jean-Baptiste de Montréal, par l'entremise de son président M. C. S. Cherrier, lui souhaita publiquement la bienvenue en sa qualité de compatriote distingué et de président de la société nationale à New-York. Une centaine de nos concitoyens les plus distingués de Montréal signèrent la flatteuse adresse qui lui fut présentée dans les termes suivants:

Adresse de la Société St. Jean-Baptiste de Montréal, à Gabriel Franchère, Ecr., président de la Société St. Jean-Baptiste de New-York.

"MONSIEUR.—La réputation dont vous jouissez dans le lieu de votre naissance et dans votre pays adoptif nous rend votre visite très agréable, et comme vous avez trouvé souvent que les liens du cœur et du sang qui vous attachent à vos compatriotes ne sont ni rompus, ni affaiblis par la distance qui vous sépare de nous, nous vous souhaitons la bienvenue la plus cordiale. Sans avoir oublié le rôle distingué que vous avez autrefois joué comme Canadien, et vos voyages qui occuperont une page honorable dans l'histoire du Canada, c'est surtout comme président de la Société St. Jean-Baptiste de New-York, que nous venons vous rencontrer en ce moment.

"Nous avons d'abord à vous exprimer l'extrême satisfaction que la société St. Jean-Baptiste de Montréal a éprouvée, lorsqu'elle vous a vu prendre part à la formation d'une société semblable à New-York, dans un but de bienfaisance. Nous vous félicitons de tout notre cœur, sur le succès que vous avez obtenu. Le choix qu'ont fait de vous les Canadiens-Français de New-York comme président de cette association philanthropique, est une preuve que vous jouissez de leur estime comme vous jouissez ici de l'estime de tous ceux qui ont eu

l'avantage de vous connaître autrefois, qui ont reçu les faveurs de votre hospitalité à New-York et qui respectent la vertu et le dévouement.

"Par votre entremise, nous avons un devoir bien doux à remplir envers l'association St. Jean-Baptiste de New-York, et pour cela nous vous prions de vouloir bien vous faire auprès de ses membres l'interprète de nos sentiments de reconnaissance pour la générosité avec laquelle ils sont venus au secours de nos concitoyens, qu'une calamité récente a si cruellement affligés. Ils ont prouvé qu'ils sont encore pour nous des frères affectionnés.

"Soyez bienvenu, monsieur, et certain que, si nous ne pouvons espérer vous voir fixer de nouveau vos pénates au milieu de nous, nous faisons au moins des vœux ardents pour que votre existence soit heureuse et prolongée."

Franchère répondit comme suit à cette adresse:

"Monsieur le président et Messieurs de la S. St. J.-B. de Montréal.

"C'est avec la plus vive reconnaissance que je reçois vos félicitations, et je puis vous assurer que je ne saurais vous exprimer la satisfaction que j'éprouve en me retrouvant, après une si longue absence, au milieu de mes compatriotes.

"Je me sens peu digne des éloges flatteurs qui me sont adressés par M. le président. En réponse, permettez-moi de vous assurer que, quoiqu'éloigné de mon pays natal par la force des circonstances, je n'ai pas oublié et n'oublierai jamais les liens qui m'attachent à mon pays et à mes compatriotes.

"J'ose ici, M. le président et messieurs, me faire l'interprète fidèle des sentiments qui aiment les Canadiens-Français, membres de la société St. J.-Bte. de bienfaisance de New-York, en vous assurant que dans les assemblées ou réunions mensuelles de l'association dont j'ai l'honneur d'être le président, nous ne manquons pas de nous entretenir de ceux qui, à si juste titre, nous sont chers, et plus particulièrement des membres des sociétés sœurs du Canada.

"Je me charge avec plaisir, monsieur le président, de transmettre à la société St. Jean-Baptiste de New-York, les vœux que vous faites pour sa prospérité et son succès, persuadé, comme je le suis, que tous les membres canadiens qui en font partie sauront les apprécier.

"En résumé, M. le président et messieurs, je vous prie d'agréer mes remerciements sincères pour l'accueil bien flatteur dont vous m'honorez, et croyez que je n'oublierai jamais le but que se sont proposé les membres de l'association dans cette réunion. Il est à peine nécessaire de vous faire observer que je ne suis nullement habitué à parler en public, et n'ai pas de prétention au titre d'orateur. J'espère beaucoup de votre indulgence à mon égard. Je vous souhaite en retour de votre bienveillance, messieurs,—union, force et prospérité, non seulement à la société St. Jean-Baptiste de Montréal, mais à toutes les sociétés sœurs du Canada."

Quelques jours après, une souscription se fit dans le but de faire daguéréotyper le portrait de Franchère, qui fut présenté à l'Institut-Canadien de Montréal, où on peut le voir à côté des autres portraits qui ornent ses salles. Cette présentation se fit avec quelque éclat, et plusieurs discours furent prononcés pour reconnaître le mérite et le patriotisme de Franchère.

Dans les loisirs que lui laissèrent ses préoccupations commerciales, Franchère prit de nouveau la plume, et les rapports fréquents qu'il avait eus avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, lui inspirèrent l'un des premiers l'idée d'écrire une esquisse historique de la puissante association qui régnait en maître absolu sur une immense partie du continent. Son travail qui est assez étendu parut dans un journal de Montréal et fournit des matériaux précieux à l'historien.

Durant tout le cours de sa vie, Franchère se fit remarquer par sa ferveur religieuse, son urbanité et une irréprochable probité. Il se plaisait à venir en aide à ses compatriotes et il leur a rendu d'énormes services sur la terre étrangère.

Franchère avait eu plusieurs enfants de son mariage, et il se trouvait à St. Paul chez son beau-fils, l'hon. John S. Prince, maire de la capitale du Minnesota, lorsqu'une fatale maladie l'éteignit et l'enleva à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis du Canada et des Etats-Unis, à l'âge avancé de 77 ans. C'était le dernier survivant de la célèbre expédition d'Astoria, qui s'éteignait doucement, au milieu des regrets et de l'estime générale de ses concitoyens.

JOSEPH TASSÉ.

## LE SUCCÈS DES MUSICIENS FRANÇAIS.

Nous avons dit que tous les journaux ont célébré à l'envie le triomphe de la Garde Républicaine. L'extrait suivant donnera une idée de l'enthousiasme public.

"J'arrive d'emblée à l'apparition du corps de la Garde Républicaine. Quand on a vu les uniformes français s'avancer en bon ordre vers l'orchestre, les applaudissements ont éclaté avec fureur dans la salle et au dehors, où quatre-vingt mille personnes, restées aux abords du Colysée, témoignaient par des trépignements et des acclamations sans fin, qu'elles partageaient l'enthousiasme des heureux du dedans. Nouvelle et triple salve d'applaudissements quand les musiciens rangés en demi-cercle, M. Paulus se préparait à lever son bâton, il a fallu attendre plusieurs minutes pour que le silence se rétablît. La garde républicaine a reconnu cet accueil chaleureux en attaquant avant tout *Hail Columbia*. L'audience, qui ne s'attendait pas à cette politesse en dehors du programme, s'est levée toute entière. A peine la dernière note expirait-elle que la sympathie a fait explosion par mille manifestations que pour ma part j'eusse cru impossibles dans la ville puritaine de Boston. Tous les mouchoirs s'agitaient, les chapeaux étaient jetés en l'air, on applaudissait des pieds et des mains; enfin—fait qui ne s'était pas encore vu—les auditeurs ont spontanément décrété l'envoi immédiat de trois corbeilles de fleurs aux musiciens français.

Après *Hail Columbia* est venue la *Murche aux flambeaux* de Meyerbeer, puis l'ouverture de *Guillaume Tell*. Cette ouverture par excellence a été exécutée comme elle ne peut l'être mieux. C'était une merveille de délicatesse et d'expression. Les spectateurs retenaient leur haleine pour mieux savourer cette interprétation exquise du chef-d'œuvre de Rossini. Une profusion de bouquets est encore venue témoigner aux artistes du plaisir qu'ils avaient fait éprouver à l'assistance.

M. Gilmore a ensuite pris le bâton de chef d'orchestre pour présider à l'exécution de la *Marseillaise* par ses vingt mille choristes, avec accompagnement par les musiques militaires, l'orchestre, les batteries d'artillerie, et les carillons des cloches. Cette fois, l'enthousiasme a dépassé toutes les bornes connues, et les quarante mille spectateurs ont joint leurs voix, chaque